

L. D'ASCO

REDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon, UN AN FR. 40

Départements, 42

On reçoit les Abonnements de TROIS

et SIX mois.

REDACTION ET ADMINISTRATION

8, Place des Terreaux, 8

LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

A. De LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon, UN AN FR. 40

Départements, 42

On reçoit les Abonnements de TROIS

et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2

LYON

LA NOUVELLE DÉBACLE FINANCIÈRE

Ramollot au Grand Prix. Nobles et Bourgeois

Tirage Justifié :

52.000 N^{OS}

CINQUIÈME ÉDITION

Lire à la 2^e page

LA

BRASSERIE DU SIÈCLE

LE

DÉPART DES HIRONDELLES

Lire à la 4^e page

SILHOUETTE DE

Blanche Tête-de-Singe

NOS ÉDITIONS

Nos lecteurs peuvent se procurer dans nos bureaux, rue de Bonnel, 2, les diverses éditions de notre journal.

Voici la liste de ces éditions :

Première édition. — Départements du Doubs, Haute-Saône, Jura, Côte d'Or, Saône-et-Loire, Rhône (arrondissement de Villefranche), Hte-Maine.

Deuxième édition. — Départements de la Drôme, Ardèche, Isère (arrondissements de Grenoble, Vienne, Saint-Marcelin), Hautes-Alpes.

Troisième édition. — Départements de la Loire, Haute-Loire, Puy-de-Dôme, Allier, Savoie, Haute-Savoie, Ain, Isère (arrondissement de la Tour-du-Pin).

Quatrième édition. — Départements de Vaucluse, Gard, Basses-Alpes.

Cinquième édition. — Ville de Lyon.

Sixième édition. — Départements de Bouches-du-Rhône, Var, Alpes-Maritimes, Algérie.

Septième édition. — Départements de la Manche, Seine-Inférieure, Gironde, Haute-Garonne, Hérault, Aude, Pyrénées-Orientales.

Huitième édition. — Départements de Meurthe-et-Moselle, Meuse, Belfort, Ardennes, Vosges, Aube, Cher, Yonne, Alsace.

Neuvième édition. — Paris et la Seine.

LA DÉBACLE FINANCIÈRE

La Bourse a baissé. Le 5 0/0 est à 114 fr., le 3 0/0 à 80 fr. La fortune publique s'écroule, et M. Philippe de Granlieu s'écroule, comme jadis, le farouche Ferré : « Flambe, finances ! » Je sais des banques qui redoutent la banqueroute, et des banqueroutiers qui redoutent la banque. A la Chambre, on ne sait où l'on va ; on vote le budget fiévreusement ; on rogne le budget de l'archevêque, pour se dédier deux heures après. On hésite à faire les grands travaux d'utilité publique : ainsi s'effondre le plan de M. de Freycinet.

Quelqu'un a dit : « Faites de la bonne politique, je vous ferai de la bonne finance ! » C'est donc la politique qui ne vaut rien. Je ne saurais me prononcer. Je ne lis pas les journaux ; j'ai vu de trop près les journalistes sérieux. On ne mangerait jamais, si l'on voyait faire la cuisine. Les cuisiniers politiques me dégoutent d'abord, ils sont trop inépuables pour varier un peu leurs sauces. Ils nous servent un ragout qu'on mangeait au temps de Paul-Louis, en pamphlets, et, sous l'Empire, en brochures. Encore autrefois, ne ménageait-on point le sel attique.

Donc, nous sommes ruinés. La France est finie ; des gens disent cela froidement, et ces gens-là sont des Français.

Lorsque l'hiver dernier, Lyon fit faillite, ce fut une stupeur immense. On ne s'attendait pas à ce coup de massue. Mais on n'avait pas voulu voir la folie de l'agio, l'imbécillité de la foule, la simplicité des capitaux allant s'engouffrer dans des banques écroulées on ne sait où, l'on ne sait comment. On ne se rappelait plus les petits commerçants, les petits ouvriers, les bohèmes ; toute la gent besogneuse, ayant joué, tripoté, trafiqué ! Le dieu Million, tout puissant, avait enivré ; on s'était oublié dans une ivresse lourde ; on avait eu le vertige de l'or. La pièce de 20 fr. dansait — l'horrible gèle rayonnante — sa farandole effrénée, devant des drôles ayant eu, plus souvent, l'estomac vide que la bourse pleine. Le krack vint, il devait venir. C'était fatal.

Ceux qui le précipitèrent le savaient. Ils savaient qu'ils jouaient avec la fortune publique et qu'ils la compromettaient. Ils voient — ayant conscience de leurs vols, La

loi qui frappe le filou chipant un pain de deux livres, est désarmée en face du financier volant des milliards.

C'est par milliards que se chiffra la banqueroute. L'étranger encaissa CINQ milliards à la suite de cet effondrement. Un financier en a fait le calcul.

La débauche de la Bourse a égalé la débauche de nos armées en 1870. Et notre dette s'est soudainement doublée. Les pessimistes y pourraient songer. M. de Granlieu appartient à un parti fort brillant. Il comptait des siens — et des plus grands — dans cette armée de capitalistes vaincus, qui fit tant pour notre ruine que l'armée allemande.

La politique n'est point mon fait. Je cause finance. Fantaisie d'un bohème, qui n'a pas le sou. Cependant, le désastre me touche, puisqu'il touche à mon pays. Crier à la banqueroute, c'est aussi coupable, que de crier au feu, dans un théâtre. Les gens de bourse vont sur la foi d'autrui. La loi punit de mort celui qui provoque la panique du spectacle. Il y a de ces cris qui ont le lugubre son du glas.

Les gens qui n'ont pas la mémoire courte, se rappellent ce qu'on répéta après le krack. Tout d'abord, le commerce ne se ressentit point de la commotion. C'est tout au plus si quelques cervelles sautèrent, si quelques agents de change aux abois, vendirent leurs coupés et congédièrent leurs maîtresses. On se contentait de voir s'évanouir ses rêves de fortune, comme des châteaux en Espagne. Le krack ressemblait à ces chutes sèches qui ne laissent aucune trace extérieure, mais atteignent l'organisme d'une mortelle façon. On ne devait en ressentir les terribles effets qu'à l'échéance de janvier. Cette échéance est arrivée, la Bourse baisse. Faut-il pour cela jeter le cri suprême : « Caveant consules ! »

Hélas ! nos hommes d'Etat n'ont pas le pouvoir de s'opposer au désastre. Ils n'ont pas cette autorité, ce prestige, que donnent certains noms et certaines situations acquises. Puis, il faut bien l'avouer, ils ont trop tremblé dans ces affaires financières, pour redonner aux capitaux une confiance qu'ils n'ont plus.

D'anciens sont venus de loin, très malheureux. Ils ont été élus, par hasard. Ils n'ont point d'argent, on leur a offert de donner leurs noms à des spéculations quelconques, ils ont accepté. Ils sont liés. Leur conscience a été violée, leur misère en a été cause. J'en sais un, pauvre diable du Midi, d'un tempérament honnête, fougueux, comme on l'est au pays du mistral. Il arriva à Paris, député : il se logea à quarante francs par mois dans un hôtel borgne où l'on couchait des filles, la nuit, tout en haut. C'était le locataire le moins considéré. Les filles payaient mieux et plus souvent.

Un jour, sa femme tomba malade. Il lui envoya de l'argent. Cemois-là, il ne put payer son terme. La propriétaire, une vieille garde qui avait du duvet sur les lèvres, ne fit pas trop la grimace. Le second mois, elle se fâcha. Elle menaçait M. le Député de déposer une plainte, au bureau de la Chambre. Il s'arracha les cheveux, désespéré... On allait se moquer de lui. Il est vrai que plus de deux cents étaient dans son cas, mais, du moins, ils avaient des dettes, de vraies dettes, des dettes sentant le musée, la sienne sentait le mois d'une chambre d'hôtel, au cinquième étage. Sur ces entrefaites, un financier vint qui lui proposa dix mille francs, s'il consentait à patronner une société douteuse, des mines de phosphore dans la Lune. Le député était un honnête homme. Il hésita. Mais la gêne terrible l'atteignait. Il devait à sa propriétaire, l'horrible vieille qui avait des moustaches. Honte pour honte, il prêta celle qui, en lui volant sa dignité lui donnait une compensation.

Et son nom s'éleva en tête d'un prospectus menteur, à côté d'un duc décoré et d'un ingénieur sans génie.

La Société a fait faillite comme l'honneur de ce député.

Ce sont ces faillites-là qui ont causé la baisse d'aujourd'hui.

Il ne faut pas désespérer dans un pays aussi riche que le nôtre, mais il faut ne point oublier que le mal ne se guérit qu'en étudiant ses causes. Les causes du mal dont souffre la finance, sont les financiers. Law a laissé une graine qui a produit de singuliers élèves : les adroits et les habiles : les banquiers et les banquistes.

Les banquistes ont précipité notre ruine et la leur. On a vu depuis dix ans, se fonder, en France, des milliers de comptoirs, des banques nouvelles, sociétés en commandite pour l'exploitation... des actionnaires. Les naissances sont venues, alléchées par des gains trompeurs, des promesses fallacieuses. La rivalité aidant, plus l'engouement se mettait de la partie. On a vu tous ces crépaires de flibustiers prospérer, payer des dividendes et donner des intérêts. L'argent a déserté les placements de l'Etat pour aller grossir le Pactole de ces agences souvent juives, toujours étrangères ; succursales de Berlin ou de Francfort. Le cinq a été déconsidéré, le trois est devenu un

placement ridicule. On avait trouvé d'autres Golconde. Et tout le monde se prit à jouer, à jouer furieusement. Il s'éleva dans l'air une foule de ballons — gonflés par des imbéciles ébahis — qui ne se doutaient pas même qu'ils fournissaient le vent. Quand désabusés, tous les souffleurs, à la fois, s'arrêtèrent, les ballons dégonflés redescendirent. Et le Lyon-Loire et l'Union générale écrasèrent les pauvres diables restés dans les filets — goujons toujours prêts à frirer quand la poêle est tenue par des gredins appréciés.

La France a présenté, il y a six mois, le spectacle d'une vaste forêt de Bondy financière. Et l'on s'étonne aujourd'hui de voir la Bourse baisser et les capitaux effarés rester dans leurs cassettes à l'abri des banquistes et des voleurs !

Les brabais galeux ont gâté le troupeau. On a perdu confiance, mais soyons assurés que cette confiance renaîtra. La France a le plus beau portefeuille du monde ; un portefeuille que ne videront jamais les courtiers marrons et les banquiers véreux ; son territoire. Elle est assez riche pour se permettre une perte au jeu. Puis, le désarroi d'un jour n'est rien. La Bourse a de ces affolements. L'or a des enthousiasmes de femme hystérique : il lit l'Agence Havas, et, avec elle, rit ou se déssole, aujourd'hui, l'or est malade de la maladie de M. Grévy.

Il y a encore, chez nous, de quoi satisfaire les exigeants. Une imbécillité de la Chambre ne prouve rien. C'est le propre des Chambres de ne pas savoir où elle vont. On se remettra après la discussion du budget. Rien de perdu, ce n'est que M. de Granlieu — le Jérôme de la cause du lys — ayant pleuré : « Flambez finances ! » Le feu n'est pas au ministère. Il était, il y a un an dans les cerveaux des actionnaires de certaines sociétés douteuses, dont les titres s'élevaient par leur légèreté. Le Krack et la débacle, à présent, ont apaisé ces incendies déplorables.

Cette baisse n'est qu'une panique. La finance a peur, on est poltron, à la Bourse, on vient de le prouver.

Mais c'est l'éternelle histoire des moutons de Panurge. Les gens qui feraient volontiers une tempête dans un verre d'eau en seront pour leur pessimisme et aussi pour leur désir de voir un coup d'Etat dans une corbeille.

E. DESCLAUZAS.

L'ONDÉE

A ma mie ANNETTE.

Le ciel était clair et limpide,
Le soleil brillait radieux,
Quand un gros nuage rapide
Voilà ses rayons à nos yeux.

Il fondait. La terre allérée
Le but, le but évidemment
Car ses flancs, promesse sacrée
Reçoient le grain de froment.

La corolle d'une fleurlette
Est devenue un ruisseau pur
Que le vent berce et qui resté
Du ciel, le vêtement d'azur.

Quand, humide, écartant les branches,
Léger comme un premier baiser,
Un oiseau vient et s'y penche,
Pour y boire et s'y reposer.

Et, tout là-bas, dans les feuillées,
Que peut-on voir de plus charmant
Que ces feuilles toutes mouillées :
Verte émeraude et diamant ?

Une petite goutte ronde,
Au sein léger pâle et tremblant,
Comme une folle, vagabonde,
Sur un rameau de lilas blanc.

Quand le soleil qui la destine
Perce le trop faible rameau
Et fait une perle divine
De la modeste goutte d'eau.

Ces feuilles humides ressemblent
Ma bien aimée à tes beaux yeux,
Quand de chères larmes y tremblent
Comme des prismes radieux.

Ton cœur les connaît, ces alarmes,
Bien souvent, il crut s'y briser
Et j'ai, parfois, senti des larmes
Tout en recevant ton baiser.

Ainsi qu'on voit après l'averse,
Un rayon glisser sur des fleurs,
Un sourire d'amour traverse,
O chère mignonne, tes pleurs.

KARL MUNTZ.

RAMOLLOT AU GRAND PRIX

Le colonel Ramollot, ce type bien spécial du militaire... bizarre, créé par Charles Leroy parut la semaine prochaine à la librairie Marion et Flammarion. Le volume illustré par E. Morin, Scott, Luigi Loir, Kemmerer, Giacomotti, Kraké, de Sta, Moloch, A. Bertrand, Mas, Ferdinandus, etc., précédé d'une très jolie eau-forte de J. Hauvriot, et d'une très intéressante préface d'Etienne Carjat, sera certainement la publication joyeuse de la saison.

Sur les épreuves, nous copions la nouvelle suivante comme primeur offerte à nos abonnés. Jamais vu d'courses, jamais ; s'ment, dimanche trouve Lorgnegrut qui baillait comme une rosse ; pas tout ça, capitaine, lui dis, allez y'nir avec moi voir le Grand Prix de Paris.

Une brute, Lorgnegrut, mais bon garçon. Pour lors, l'emmena, n'dit rien et... tout autre, bref arrivons.

Lorgnegrut, connaissez pas vrai, un grand machin d'herbe et tout ça, enfin, c'était là.

Y avait là des civils f'saient les malins avec des... créatures, bien f... s'crougniegniegnie ! Lorgnegrut en f'sait des yeux comme des lentilles.

On nous f... un programme, dans un coin, un lardin, alors j'dis :

Voyons, Lorgnegrut, vous qui v'sy connaissez, c'que ça veut dire ça : *propriétaires* !... c'est donc des propriétaires qu'on va faire courir ?

— Non mon colonel, ce sont les propriétaires des chevaux qui...

— Fautement ! j'comprends bien, p'tête, N... de D... !

— Et ce sont leurs chevaux qui vont courir.

— Turellement, c'tait pour voir... Bref, c'qui f... là ceux-là qu'on f... dans une balance, c'qu'on va les vendre ?

— Ce sont les jockeys, mon colonel, et on veut voir s'ils ont le poids voulu.

— J'm'en doutais, capitaine, j'm'en doutais vu le sentiment du... comme vous dites, et pour lors, maintenant ?

— Maintenant, ils vont monter à cheval et courir à qui arrivera le premier pour gagner le prix.

— Alors on f... d'argent au jockey qui... tant mieux, N... de D... c'ui-là pourra s'f... quelque chose dans l'fusil, f'ra pas d'mal, boug...maigre s'crougniegniegnie !

— Pardon, mon colonel, le montant du prix est pour le propriétaire du cheval.

— Pour lors, l'animal qui gagne n'a pas l'argent ?

— Non, mon colonel, c'est le...
— Parbleu oui, puisque c'est c'que j'veux dis, mais trouve ça idiot, alors qu'il aille s'crever pour des prunes.

Tiens, c'qui font donc, tous ces pékins courent dans le coin là-bas ?

— Ils vont trouver les books-maker, mon colonel.

— Books-maker ! connais pas, allons voir ça. Lorgnegrut. Pour lors, arrivons dans un coin où des N... de D... criaient sans qu'on leur demande :

Col ! col ! col ! voyez la belle Caotte ! Toutes les chevaux je daonne dans le handicap, gagnant et placé oune, deux troac, Egalité caontre le champ dans le grande prix.

Des p'tits s'ins et des gros f... d'argent à ces polichinelles et ces polichinelles leur donnaient toujours un même bout de carton pour une somme ou pour l'autre.

— N... de D... j'dis Lorgnegrut, v'la des f... imbéciles, pourquoi qui n'donnent pas tous cent sous, si pour cent francs on ne vous f... pas plus de carton ?

Lorgnegrut me regardait avec des yeux comme leopins, s'embêtait, c'tévident, alors lui dis : allons prendre un bock. Nous en prenons six, nous causons du p'tit Bernard, pensions plus à rien quand on crie... saïs pas quoi.

Alors v'la les particuliers qui viennent red'mander leur argent, les polichinelles leur rendent et puis ça recommence trois fois d'suite, c'tait ridicule.

C'tait le tour du grand prix. Lorgnegrut, qui j'dis, N... de D... ! faut voir ça, mon garçon, c'que vous amusera.

Attendons un chien de temps ; enfin, v'la les oiseaux qui arrivent.

S'promément d'abord comme pour s'f... du monde qui r'luguait l'bec en l'air comme des tourtes, enfin, vont tous s'f... dans un coin et crac ! v'la partis.

Un particulier très bien arrive avec un p'tit drapeau comme dans les chemins de fer, vous savez c'te machine où les employés allongent tous les bras, il était suivi d'un garçon habillé en gardien d'cin'tière avec un chapeau d'cocher d'fiacre ; les autres couraient tout le temps.

Ah ça ! j'dis, Lorgnegrut, c'que ça veut dire, ça. J'ai quinze chevaux au programme, il en court douze, c'qu'on a f... des trois autres pour lors ? C'pas régulier ! Alors j'crie à c'ui là guérite : N... de D... on m'f... d'dans, j'en veux quinze, faut me r'commencer c't'affaire-là.

On m'pousse, l'homme de la guérite qu'est un sourd, à c'que m'adit Lorgnegrut, n'répond pas, et les autres se démanchent à courir tout le temps.

Dans l'paquet y en avait un habillé en drapeau français, alors m'f... en colère, comprenez le sentiment du... saisissez, pas vrai ?

Oui, s't'était... une veste bleu, blanc, rouge, avec une culotte de général.

S'crougniegnie ! j'dis, s'passera pas comme ça, faut qu'arrive premier ou le fait f... dedans !

Pendans c'temps là couraient tout l'temps l'arrière en l'air, comme on n'est pas susceptible quand on a du... comprenez, pour les dames.

V'naient sur nous, à c'moment-là, alors tous les pékins et tout autre s'f... à crier, j'entendais rien à c'ui disaient, mais l'drapeau français était dans l'sac.

Un voisin cria bravo ! alors n'écoutez qu'la... chose du... seulement militaire, lui militaire, lui f... une gifle.

M'a rend c'cochon là ! alors lui tombe dessus et on nous f... d'dans tous les deux.

Lorgnegrut m'accompagne, et trouvons là des hommes de garde qui f'saient une gueleue... ! comprenez, l'officier n'disait rien c'est que j'le r'luguais c't'animal-là, quand l'commissaire, accompagné d'ses hommes, vint m'prier de sortir.

Alors suis parti, seulement j'ai f... un poil à Lorgnegrut pour la chose qu'il a voulu v'nir aux courses, comprenez ?

Comme lui disais, mon garçon, tout ça stupide ! n'avez rien saisi d'la chose, j'initule pas vrai ? Maint'nant moi j'sais c'que c'est : Les courses c'est un endroit où on vend du carton et où on f... au clou les gens qui respectent le drapeau.

Eh bien ! voulez-vous que j'vous dise ? Eh bien ! ce n'est pas comme ça qu'on f... des r'mords à Bazaine.

Et Lorgnegrut sentant qu'j'avais raison, m'a bien promis de n'plus m'em'mner aux courses.

Charles Leroy.

Et le volume du prix de 5 fr. contient environ quarante nouvelles non moins joyeuses, sur lesquelles nous reviendrons quelque jour prochain.

PAPYRUS.

MA VOISINE

RONDEAU

Vot're beauté nous ensercoille (Musset).

Ma voisine est, pour mon souci
Une beauté, mignonne, exquise ;
Une peinture du Vinci,
En pourrait seule offrir ici

Le tout, de grâce requise.

Par ses yeux, mon âme est conquise ;
Mais son allure de marquise,
M'est un trouble, qui sans merci
M'avoisine.

Bast, c'en est fait. Je veux aussi,
Aborder de front la banquise ;
Peindre ma flamme, et puis ceci :
« Là, toute force m'est acquise :

« J'attends Jemmapes ou Crécy.
Ma voisine ? »

JACQUES CAILLIE.

CAUSERIE DU VICOMTE

NOBLES ET BOURGEOIS

Je ne suis point de votre avis, mon cher Desclauzas. J'apprécie fort votre franchise et votre fermeté. Vous exprimez librement votre opinion sur la noblesse. Vous dites : il n'y a que deux issues : la honte et la misère. Et vous citez des exemples. Ce sont des exceptions. Il existe une noblesse que vous ne connaissez pas, elle est fière, elle est hautaine, elle a des préjugés ; mais elle demeure fidèlement attachée à ses principes. Elle mourra dans son château féodal, dignement, bravement, stoïque en face du monde nouveau.

Le comte de Polignac, cet insensé qui a conduit de pétrole les murs de l'hôtel du Prince, est un faux-noble. On serait bien venu à lui contester le droit de porter la couronne aux neuf perles. Il est entré dans la noblesse par l'escalier de service, on dit qu'il est le résultat d'un oubli de M. de Polignac. Le prince se sera égaré, quelque soir, dans les communs. Il y a du sang de valet dans les veines de ce jeune homme. Il a été à l'école du boulevard. Il a fait ses premières armes en gandin parvenu ; Joseph doublé d'un comte. Il a étonné, insolent sans distinction ; hautain, sans esprit. Il a fait un crevé, n'ayant d'autre moyen d'existence que son père ; vivant canaillement à l'ombre d'un grand nom. Mais, ce n'est pas un noble, ce drôle, mon cher Desclauzas, c'est un homme ; affaibli par un sang trop arriéré ; affaibli par un parent trop fière. Il n'est pas plus noble, qu'elles ne sont des roses, ces églantines des haies qui ont pourtant des épines, des feuilles dentelées et la mince corolle en taille d'abeille.

Acculés par les nécessités de la vie moderne, qui a des exigences aussi impérieuses que terribles, d'aucuns ont patronné des sociétés financières. C'était leur droit. La loi en a fait des citoyens comme les autres, intéressés aux affaires publiques. On joue avec leurs fortunes, c'est bien le moins qu'ils s'en occupent. Resterait-ils en expectative que l'on crierait à l'égoïsme. Nous entendons dire, à chaque fête officielle : la noblesse boude. Et si la noblesse se mêle à la foule, si tel duc serre la main d'un bourgeois, on parle de M. Poirier. Il faut avouer que la mauvaise foi est mauvaise conseillère. Est-ce leur faute à ces pauvres gentilshommes s'ils sont nés avec une particule ? On s'écrit : « Noblesse oblige ! » C'est vrai. On demande à ces hommes — qui ne sont que des hommes en dépit de leurs blasons — d'être d'une essence supérieure. Ils doivent avoir le double monopole de l'intelligence et de la richesse. Vous avez raison d'écrire, mon cher Desclauzas, qu'elle est lourde à porter la couronne de celui qui n'a rien.

L'existence c'est la lutte pour la vie. Les nobles existent, donc ils doivent vivre ; donc ils doivent lutter. Il y a des boutiquiers dont les ancêtres ont fait parler l'histoire, on voit des particules aux devantures de certains magasins. Elles sont plus ou moins authentiques. Cependant, il est exact, que Monseigneur le duc d'Aumale fait le commerce des vins de Zucco. Il est donc, à la fois, gentilhomme, négociant et soldat. Il ne paie qu'une patente, mais il paie. Ce n'est pas un grand crime. Son négoce ne l'empêche point de donner des chasses splendides à Chantilly, on ne l'a jamais vu mettant, lui-même, son vin en bouteilles. Pour s'acquitter de ce soin, il a, je le suppose, des sommeliers qui ne sont pas ducs. Puis, Louis XVI, qui faisait de la serrurerie, à ses moments perdus, visitait, avec un soin scrupuleux, les champs de pommes de terre que M. Parmentier avait plantés dans la cour des Tuileries. L'histoire est souvent sans tendresse, pour le roi qui Philippe-Egalité envoya à l'échafaud. Elle lui reproche ses avances aux princes étrangers, et sa faiblesse envers la sublime orgueilleuse Marie-Antoinette, elle est sans sarcasmes pour ses ateliers du palais et le montre avec enthousiasme, causant à l'illustre agronome du tubercule qu'il donnait au peuple récalcitrant.

Louis XVI, serrurier et jardinier ! que n'en parlez-vous, Desclauzas ? Il est vrai qu'il faisait ces métiers par caprice ; une fantaisie de roi qui veut ressembler à un ouvrier.

Votre propriétaire, le duc de Polignac, était bien libre de visiter ses immeubles. Vous relatez une anecdote qui est vraie, je le sais. Un jour, M. de Polignac a failli être pris pour un voleur, par une tailleuse poltronne, égarée dans un grenier. Il venait se rendre compte des réparations à faire. Entre ces deux nobles : celui qui recouvre sa maison et celui qui la brûle, il y a place pour le gentilhomme grand seigneur et propriétaire. Toucher des loyers n'est pas d'un bourgeois. L'argent se multiplie ailleurs qu'à la Bourse. Il est aussi digne de composer ses revenus en valeurs immobilières, qu'en actions au porteur. Et quand on a des immeubles, il est tout naturel qu'on s'en occupe, au risque d'effrayer les vieilles femmes peureuses du cinquième étage.

Nous affichons bien haut un grand dédain pour les titres. Mais combien des plus dédaignés arborent des titres apocryphes ? S'appelaient-ils bien Gérard de Nerval,

traverserait votre alcôve — tu pas de charge — que l'honneur serait pour vous et la honte pour mon régiment.

« Rompez ! »

Ainsi se termina l'aventure. Elle est piquante. Et j'affirme qu'elle est authentique. Berthier en fut malade. Pourtant, elle s'en consola. Un refrain de l'ancien répertoire :

Dans les gardes françaises,
J'avais un amoureux.

Et ma foi, je crois que la belle, au lieu d'un, en prit deux.

Clémentine Grosjean était jeudi soir aux Célestins vêtue d'une toilette des plus resplendissantes. Jupe de satin noir, avec tulle et tulle gris-bleu, capote gris-bleu et manteau noir doublé de satin noir. Ce costume, quoique fort riche, était peut-être un peu trop clair.

Le même soir, aux Célestins, nous avons aperçu Hélène Goujon toute de noir vêtue et coiffée d'un chapeau à plume rouge.

Depuis quelques jours, nous n'apercevons plus Marie Vadrouille de Canaudin. Où donc cette tendresse se cache-t-elle ? Vers quel rivage s'est-elle enfuie ? Aurait-elle, par hasard, oublié la petite note qu'elle doit à sa couturière, soixante mille francs, c'est une bagatelle qui s'oublie facilement. Il faut penser à tant de choses lorsqu'on s'appelle Marie Vadrouille de Canaudin !

L'un des salons du café du Rhône était égayé, l'autre soir, par la présence de plusieurs de nos belles petites. La discrétion ayant omis de tirer les rideaux, nous avons pu les apercevoir. C'était Adèle Desanges, Anna Oberley, Joséphine Bourdy, Ma Mère-Mattend et Joséphine la Plantureuse. On taillait un bac. Ces dames, dans les poses les plus fantasistes, fumaient leurs cigarettes et riaient le plus galement du monde. Le Cluquet prêtait son concours à cette petite fête intime. On assure que M. Mère-Mattend a filé un pat ! Pas veinarde Ma Mère-Mattend !

La petite Catherine de la brasserie des Jacobins ferait bien d'être un peu plus gracieuse avec ses amis.

Presque tous les clients de cet établissement se plaignent de sa froideur étrange. Est-ce que par hasard elle serait née au pays de la choucroute ? Dans ce cas nous nous empresserions de l'appeler katel.

La signorina Rosina l'Italienne n'a pas toujours de très jolies fréquentations. Samedi soir nous l'avons aperçue au café Continental en compagnie de deux cascadeuses que nous avons cru voir descendre plusieurs fois à l'Assommoir.

Est-ce que par hasard ce seraient les deux guides qui elle choisit pour la conduire dans le fameux souterrain du Théâtre-Bellecour.

Quoique nous connaissions déjà beaucoup de bonnes qualités à Sabine Biscaye, il en est une que nous ignorions complètement ; c'est une brodeuse émérite.

Sabine montrait son œuvre à ses petites amies qui buvaient à la table de maître Martineau.

Hier matin, notre ami Daubrock qui se trouvait là eut la bonne idée de risquer un œil et à pu admirer de superbes pantouffles agrémentées de jolis dessins surmontés d'une couronne de comte. Il paraît que Sabine destine cela à un de ses bons amis.

Que ne sommes-nous pas à sa place.

On nous a communiqué, l'autre jour, un programme des plus fantasistes. Il s'agissait de Bianca Sivori :

Il paraît que la gracieuse petite artiste des Célestins a autrefois joué à Saint-Petersbourg. Voilà ce que nous ignorions complètement. Comment Bianca Sivori connaît la Nava. Elle a été se faire applaudir au pays de la neige éternelle et des fourrures immenses ; c'est très drôle.

Mais pourquoi diable la charmante Bianca, si elle a chanté à St-Petersbourg, a-t-elle oublié d'en rapporter ce que ce pays-là produit de plus joli : un prince russe !

Jenny Merluchon redevient la pensionnaire de maître Martineau. Depuis quelques jours, elle prend ses repas à la brasserie des Jacobins. Nous savons qu'elle ne pourrait longtemps demeurer sans ressaisir ses vieilles habitudes. Mais alors que va-t-elle faire de sa soubrette ?

Lundi soir, au cirque, assez grande affluente de notabilités féminines du demi-monde. Signalons : Victorine Boudet, Léonie Chapuis, Marie Chapuis, Jeanne la Macconnaise, Juliette, Annette Grévinette, Blanche Tête-de-Singe.

Les deux cours Chapuis avaient avec elle un joli petit bébé. A laquelle appartient-il ? Il faut croire que ce n'est pas leur sœur.

Une Stéphanoise est dans nos murs.

Augustine venue ici pour voir Rachel Mignon.

En apprenant que son amie était partie pour Nice, Augustine a poussé ce cri du cœur : « Je vais aller la rejoindre. »

De Nice, nous recevons une lettre nous donnant des nouvelles d'Adrienne Roux, qui ne désespère pas de faire sauter la banque, et de Rachel Mignon, qui a loué un appartement, rue Masséna.

On attend d'autres Lyonnaises.

La Pitanchard, la célèbre Pitanchard, bien connu sur la Canebière et au Prado, est dans nos murs.

Elle est descendue chez son amie la belle Joséphine.

On l'aperçoit souvent avec Marie, la petite Poupée.

Jeudi dernier, elle est allée applaudir Paola Marié.

Lundi soir, au Casino, nous avons aperçu Clémentine Grosjean dans une fort belle toilette.

La charmante biche nous paraissait bien soucieuse.

Un magnifique manteau garni de fourrures, sortant de la maison du Louvre, va être expédié à la fin de la semaine à Jenny

Merluchon. Cette belle-petite promet de nous le montrer pour les débuts de la troupe Italienne à Bellecour.

Il ne coûte rien moins que la modeste somme de 75 louis.

La petite Marie des Jacobins a été fatiguée hier toute la journée, sa collègue Jenny qui était de sortie, a de suite consenti à la remplacer.

On n'est vraiment pas plus aimable.

Depuis que nous avons raconté le joli tour joué à son amant par la grosse Jeanne de la Taverne anglaise, ses clients ne l'appellent plus que Jeanne Culotte, c'est un nom qui lui restera.

Une légère rectification est à faire à notre histoire. Ce n'est pas à Anna bouie de gomme, mais à Angèle qu'elle prétendait avoir confié le fameux pantalon.

Que va dire cette bonne Angèle, qui passait pour avoir entretenu un nabab avec ladite culotte.

Il y a eu explications orageuses entre Jeanne et son protecteur, Jeanne qui ne manque pas d'aplomb aurait-elle pu réussir à lui persuader qu'elle avait donné le pantalon à un pauvre, ainsi que les trois pièces de cent sous données successivement pour retirer le vêtement du dégraisage.

O les femmes !

En attendant les clients se tordent.

Grande animation cède un ébéniste du quai St-Antoine ; il s'agit de livrer le mobilier de Victorine Boudet. Qui diable a pu offrir ce mobilier ? Est-ce monsieur le bourgmestre de la Tour-qui-Braille ou bien le semillant officier ?

Nous avons aperçu lundi matin, rue de la République, Marie Boucher, coiffée d'un chapeau aux ailes fantastiques. Elle était accompagnée d'une petite tendresse que nous n'avons pas l'honneur de connaître.

Serait-ce par hasard sa dame de compagnie ?

Nous avons aperçu Marie Gauthier, dimanche soir, à la brasserie des Jacobins, où elle dégustait mélancoliquement son moka.

Elle était vêtue d'un costume bleu garni de dentelles.

D'un autre côté Juliette, coiffée d'un chapeau marrant en velours, jouait aux cartes avec son amie Jeanne la Macconnaise, parée de son inévitable perruque blonde. Il y a toujours galante compagnie chez maître Martineau.

Elle se fait appeler de trois noms différents : Alice de la Barre, Alice Rozier, Alice Marcon.

Cette jeune catapultuseuse étale un luxe splendide, dont le notariat fait tous les frais.

On annonce le prochain départ pour Marseille de la belle Juliette. Les brouillards lui déplaissent. Elle nous reviendra avec les hirondelles, aux premiers jours de soleil.

Fanny Jackson brille maintenant au premier rang des demi-mondaines de la capitale.

La belle, qui avait quitté Lyon presque désespérée, a retrouvé à Paris ses succès d'autrefois.

La reine de la cavalerie abandonne l'armée pour la haute aristocratie civile. Tout une cour d'adorateurs s'est à ses pieds et ses salons de l'avenue Kleber sont le rendez-vous du high-life parisien.

On annonce le prochain départ de Louise Egrat.

Cette belle épinglée va se rendre à Nice, ou plutôt à Monte-Carlo, pour tenter la fortune, qui, depuis quelques jours, lui est rebelle.

Nous avons des nouvelles de Titine Aymard, la belle petite que tout Lyon a connue dans son luxe et qui se faisait remarquer par ses fantasies extravagantes.

Titine, qui s'était rendue à Paris, où elle espérait briller parmi les astres de première grandeur, est tout d'abord un succès étonnant. On lui offre hôtel, chevaux, voiture, etc. Puis, par-dessus, un engagement au Nouveautés. Elle allait décoller, lorsqu'elle se brouilla avec son directeur, Brasseur.

Titine éprouva plusieurs déboires. Finalement, les huissiers se présentèrent à son domicile.

La couturière de Lyon, à qui elle doit 24,000 fr., arriva aussitôt et mit opposition à la vente. D'un autre côté, le propriétaire de Titine demande une indemnité de 9,000 fr. pour résilier le bail.

En présence de toutes ces difficultés, Titine a pris le parti de partir pour la Russie, où on lui a offert un engagement. Elle a eu soin d'emporter ses bijoux, qui représentent une valeur de 3 à 4,000,000 fr.

La petite Valentine de la Brasserie Nély devient tous les jours de plus en plus enjouée et de plus en plus gracieuse ; elle semble même avoir complètement oublié le petit volontaire de son cœur, elle a si peu de mémoire cette petite tête de linotte.

En revanche, elle prodigue ses plus charmantes sourires à un jeune docteur bien de sa connaissance.

Serait-ce à ce fils de Bellone qu'elle a déclaré sa nouvelle flamme ?

La petite et mignonne Camille de la brasserie Flamande semblait bien mélancolique en accompagnant à la gare, mercredi soir, son ancien adorateur qui était venu lui rendre visite malgré les nouveaux liens qui le retiennent sur une autre rive.

Je crois même qu'elle a versé quelques larmes au moment solennel des adieux.

Diab ! c'est qu'elle est sensible la petite Camille !

Depuis son fameux duel au parapluie, duel qui lui a valu une petite visite au poste, Mathilde la Suisseuse a, paraît-il, fait la conquête d'un nouvel adorateur qui ne la quitte plus.

Une petite querelle a déjà eu lieu entre les deux tourtereaux, au sujet de la robe à raies jaunes et rouges ; cette robe a tant de fois été illustrée, que Mathilde ferait bien en effet de l'abandonner.

C'est pas la première fois que nous lui baillons ce conseil.

Certaine charmante et brune actrice des Célestins, croit-elle que le ténorino du

Lucy Bernard vient, paraît-il, de dire un nouvel adieu à la vie rustique. Lucy Bernard a abandonné Montplaisir. Adieu les petits lapins blancs qu'on élève dans la prairie, adieu les poulets qui caquetent et les fleurs qu'on cueille au bord des routes. Adieu aussi le joli métier de modiste. Lucy laisse là rubans, chapeaux, et bonnets, elle redevient la folle d'autrefois. Nous l'avons aperçue l'autre soir chez Berthou ; elle riait très fort en fredonnant un couplet de Paola Marié.

Qui donc a pu la décider à détruire la petite idylle qu'elle avait commencée ?

Il y avait du monde chez Berthou dimanche soir. Nos belles petites s'occupaient du plus joyeux monde du monde après avoir assisté à la représentation des Célestins.

Nous avons remarqué Blanche Tête-de-Singe qui riait très fort avec Ida, Annette Grévinette et Marie Gratton. Le champagne était, paraît-il, de la partie, nos tendresses ont fait preuve d'une gaieté extraordinaire.

La baronne de Saint-Ouin n'était sans doute pas satisfaite du chapeau qu'elle essayait lundi soir, chez la très célèbre Mélanie Prost, car après avoir hésité quelque temps, elle est partie sans avoir rien acheté. Presque aussitôt, nous avons vu Annette Grévinette pénétrer chez la semillante modiste.

C'est peut-être de là que lui vient la charmante petite capote de velours garnie de dentelle et de satin qu'elle a arborée l'autre soir.

Dans ce cas, nos compliments à Mélanie.

La charmante Céline vient de faire sa rentrée à la brasserie Bonhomme. Nous sommes persuadés que les clients de cet établissement accueilleront avec plaisir cette petite hébété qui se fait la compagne d'Elise.

Nous conseillons à la grande Mathilde la Cuirassière de ne pas lancer d'aussi longues sautelles à certaines personnes lorsqu'elles viennent à passer sous ses fenêtres, car si son fils de Mars savait cela ! Oh ! ma mère !

Depuis quelque temps, notre bicherie lyonnaise compte une étoile de plus. C'est une belle blonde, qui habite le quartier des Célestins.

Elle se fait appeler de trois noms différents : Alice de la Barre, Alice Rozier, Alice Marcon.

Cette jeune catapultuseuse étale un luxe splendide, dont le notariat fait tous les frais.

On annonce le prochain départ pour Marseille de la belle Juliette. Les brouillards lui déplaissent. Elle nous reviendra avec les hirondelles, aux premiers jours de soleil.

Fanny Jackson brille maintenant au premier rang des demi-mondaines de la capitale.

La belle, qui avait quitté Lyon presque désespérée, a retrouvé à Paris ses succès d'autrefois.

La reine de la cavalerie abandonne l'armée pour la haute aristocratie civile. Tout une cour d'adorateurs s'est à ses pieds et ses salons de l'avenue Kleber sont le rendez-vous du high-life parisien.

On annonce le prochain départ de Louise Egrat.

Cette belle épinglée va se rendre à Nice, ou plutôt à Monte-Carlo, pour tenter la fortune, qui, depuis quelques jours, lui est rebelle.

Nous avons des nouvelles de Titine Aymard, la belle petite que tout Lyon a connue dans son luxe et qui se faisait remarquer par ses fantasies extravagantes.

Titine, qui s'était rendue à Paris, où elle espérait briller parmi les astres de première grandeur, est tout d'abord un succès étonnant. On lui offre hôtel, chevaux, voiture, etc. Puis, par-dessus, un engagement au Nouveautés. Elle allait décoller, lorsqu'elle se brouilla avec son directeur, Brasseur.

Titine éprouva plusieurs déboires. Finalement, les huissiers se présentèrent à son domicile.

La couturière de Lyon, à qui elle doit 24,000 fr., arriva aussitôt et mit opposition à la vente. D'un autre côté, le propriétaire de Titine demande une indemnité de 9,000 fr. pour résilier le bail.

En présence de toutes ces difficultés, Titine a pris le parti de partir pour la Russie, où on lui a offert un engagement. Elle a eu soin d'emporter ses bijoux, qui représentent une valeur de 3 à 4,000,000 fr.

La petite Valentine de la Brasserie Nély devient tous les jours de plus en plus enjouée et de plus en plus gracieuse ; elle semble même avoir complètement oublié le petit volontaire de son cœur, elle a si peu de mémoire cette petite tête de linotte.

En revanche, elle prodigue ses plus charmantes sourires à un jeune docteur bien de sa connaissance.

Serait-ce à ce fils de Bellone qu'elle a déclaré sa nouvelle flamme ?

La petite et mignonne Camille de la brasserie Flamande semblait bien mélancolique en accompagnant à la gare, mercredi soir, son ancien adorateur qui était venu lui rendre visite malgré les nouveaux liens qui le retiennent sur une autre rive.

Je crois même qu'elle a versé quelques larmes au moment solennel des adieux.

Diab ! c'est qu'elle est sensible la petite Camille !

Depuis son fameux duel au parapluie, duel qui lui a valu une petite visite au poste, Mathilde la Suisseuse a, paraît-il, fait la conquête d'un nouvel adorateur qui ne la quitte plus.

Une petite querelle a déjà eu lieu entre les deux tourtereaux, au sujet de la robe à raies jaunes et rouges ; cette robe a tant de fois été illustrée, que Mathilde ferait bien en effet de l'abandonner.

C'est pas la première fois que nous lui baillons ce conseil.

Certaine charmante et brune actrice des Célestins, croit-elle que le ténorino du

même théâtre est bien charmé de l'avoir sans cesse sur ses talons.

Si sa moustache blonde a conquis quelques feuilles, votre sentimental artichaut (Jules Klein, pardonnez-moi !) il n'en paraît que médiocrement flatté et les prévenances que vous avez pour lui semblent également ne le toucher que très peu.

Pour le bien du public et pour le vôtre, laissez le respirer un tantinet lorsque le prince Fritillini lui accorde un instant de liberté, vos charmes n'en auront que plus de valeur à ses yeux lorsqu'il ne sera plus obsédé.

Si la gracieuse diva votre camarade, savait que vous lancez tant de langoureuses sautelles à celui pour qui son cœur brûle d'un feu inextinguible, il est plus que probable qu'elle ne serait pas charmée.

LUCCIANI.

AUX SAGES !

A VALENTINE.

Alors vous les croyez heureuses
Celles qu'on regarde, ébahies,
S'afficher partout, les courrouces
Celles qui boivent de l'AI.

Et vous les enviez peut-être
Quand elles trônent sur un cab
Ou qu'elles vont le soir paraître
Au théâtre avec leur « nabab ! »

Et vous vous dites : « Je suis soite
De travailler le long du jour
Pour du pain sec, lorsque cooote
Je serais riche par l'amour. »

Et vous voilà plongée en rêve
Dans un bonheur sans fin, parfait !...

Oh ! que l'illusion est brève
Lorsque le premier pas est fait !...

Tenez, n'essayez pas, mignonne.
Et vous ignorez l'ennui
Du lit banal où l'on se donne
Avec dégoût le jour, la nuit.

Vous ne savez pas les ivresses
Des cabinets particuliers
Où les hontes de ces « tendresses »
Sont sur les glaces par milliers.

Vous ne perdez pas l'espérance,
A voir la faux de ces dehors,
Vos rires seront sans souffrance
Et vos pleurs seront sans remords !

Et plus tard quand épouse et mère
Vous bercerez vos nouveaux nés,
Vous comprendrez votre chimère
Si d'elle vous vous souvenez !

OSWALD.

Chronique Théâtrale

Pas de première intéressante ; une dernière seulement.

Ou a joué, pour la dernière fois : la *Petite Mariée*, au Théâtre-Bellecour. Une gentille actrice, Mlle Mary-Albert, étoile de la troupe, avait été faite comme, sinon plus que de raison. Mais les étoiles sont exigeantes : elle l'a prouvé cette jeune personne d'une très maladroite façon.

Amusement d'entrer en scène, elle a refusé de jouer. Pourquoi ? Parce que ? Un pourquoi d'enfant boudoir. Peut-être aussi d'enfant gâté.

Il y a des égards qui se doivent observer. mademoiselle. Jouer les Sarah Bernhardt ne réussit pas toujours. La grande tragédienne avait son talent et un nom — le plus brillant de la pléiade. — Cependant sa fugue a été sifflée. On n'excuserait pas un roi de l'élégance quittant un salon où on lui aurait fait fête, en faisant une insulte grossière. On est une jolie fille, c'est beaucoup ; mais ce n'est pas suffisant. Il faut savoir être en même temps une fille d'esprit.

On dit que la jeune diva est appelée au Caire. Je souhaite, pour l'honneur de la scène française, qu'elle montre avec les Egyptiens plus de tact qu'avec les Lyonnais.

E. DESCLAUZAS.

CONCERT DES ARMONEGGI

Les Armoneggi, vaillante société tout récemment fondée, ouvrira, dimanche, la série des concerts d'hiver.

A deux heures, le concert commençait devant une salle bondée de dilettanti. Nous avions attendu une heure, mais nous en avons été bien dédommagés.

Intuitivement, ce pas, de vous parler du talent de Coquelin. M. Baquière, qui était déjà avantageusement connu à Lyon, a été accueilli par d'unanimes bravos. M. Tauffemberger nous a charmés avec *Rappel-toi*, de Rupès.

De côté des dames, succès bien affirmé. Mlle Cottin, avec le *Fourmillement du Jour et la Nuit*, s'est fait applaudir à outrance.

Mlle Monnier a fait preuve d'un magnifique talent dans le *Concerto* de Mandelsohn, qu'elle nous a fait entendre. Mais pourquoi avoir choisi ce morceau si long pour un concert.

C'était faire preuve d'un certain courage que de paraître en scène après l'illustre monologueur qui a nom Coquelin cadet, et tous les artistes en ont été récompensés par les ovations les plus flatteuses.

Des éloges aux Armoneggi seraient superflus. Cette Société a su s'acquiescer, en peu de temps, l'un des premiers rangs. Disons seulement, pour terminer, que l'Harmonie Lyonnaise et l'Harmonie Gauloise ont enlevé avec un entrain digne de leur vieille réputation, les *Tisserands*.

A la fin du concert, Mlle Bianca Sivori, qui sortait de l'Alcazar, où elle avait été accueillie par d'unanimes bravos, a fait une quête fructueuse.

En pouvait-il être autrement, étant donné la gentillesse de la quêteuse ?

A quand ses débuts dans les *Mousquetaires* ?

PAOLA MARIÉ

En présence du succès obtenu par la diva Paola Marié, dans la *Mascotte*, nous ne pouvons résister au plaisir de détacher d'un volume de Paul Mahabian, paru il y a deux ou trois ans, chez l'éditeur Tresse, les *Jolies actrices de Paris*, la spirituelle silhouette que voici :

Dans cette partie de Nancy, ont les rues — pelotonnées à l'ombre de la Chapelle-Ronde et du Palais Ducal — voient l'herbe pousser dure entre leurs pavés inégaux et les tons gris de la vieillesse et de l'abandon attrister la haute façade de leurs

hôtels seigneuriaux au porche historié d'armoiries, il existe un couvent fameux par la discipline sévère qui règne derrière ses murailles et par l'éducation austère qu'on y dispense aux riches héritières du pays.

C'est là que fut élevée Paola Marié.

La légende recueillie par ces bénédictins du monastère qui s'appellent Lecoq, Clairville, Koning et Siraudin, ne nous apprend-elle pas, en effet, que Clairette Angot et son amie mademoiselle Lange passeront, dans un pensionnat affecté aux fillettes de qualité, ces

Jours fortunés de l'enfance
Où l'on dit maman, papa...

En ce temps, du fond du défilé de tabac qu'il gère je ne sais où — sur un boulevard, je crois — l'ex-ténor Marié ne rêvait rien moins que d'assister à la prise de voile de la plus jeune de ses filles — il en a quatre, à bien compter — et d'enterrer sans doute, à cette cérémonie, un de ces molets religieux qu'il psalmodie, chaque dimanche, au lutrin de la Trinité...

Mais quoi ! un sang d'artiste bouillonnait dans les veines de Paulette. Un sang qui ne pouvait mentir : le sang de toutes les indépendances — y compris celle du cœur !...

Le sang de ses deux sœurs : Célestine qui est devenue madame Galli ! Irma qui est devenue madame Colonne !...

Et la future nonain s'en vint, un beau matin, le bonnet sur l'oreille, chanter à l'autour de ses jours :

Vous aviez fait de la dépense
Pour me donner l'assurance
De la candeur, et journallement
J'avais en donnaux pour votre argent ;
J'étais preuve de modestie ;
J'aurais les yeux à tout moment ;
Mais c'est n'était pas dans mon tempérament ;
Vous savez d'où je suis sortie ;
D'un ancien cabot
J'étais la fille Angot
Et la fille Angot
Tient d'ailleurs !

Ce fut à cette heure de révolte que j'eus l'insigne honneur de faire sa connaissance. C'était à la brasserie Génin, dans une cour, au faubourg Montmartre.

Clairette, qui venait de décamper du logis paternel, avait alors pour Pomponnet — ou pour Ange Pitou, — je ne saurais préciser — notre confrère C... du *Nain jaune* — le *Nain jaune* de 1847, de Lucien Rigade, de Castagnari et d'Arnold Mortier, de Ranc qui exerce à Bruxelles le métier politique de *concombre à mort*, d'Albert Brun que le 4 Septembre a fait sous-préfet de Sedan, et le 14 octobre sous-préfet de Fontainebleau, de Frédéric Morin, qui a remercié son meilleur en pages, et de Grégory Ganesco qui ne sera plus jamais rien, si je ne m'abuse, — pas même conseiller municipal dans la banlieue. Tout ce monde fréquentait la brasserie Génin. On y conspirait peu ou prou : perruques blondes et coiffes noires.

C... n'était point un Adonis : lorsqu'il apparaissait — avec sa barbe ardente — sur le sommet de la *sierra* Pigalle, on croyait que le feu était aux Batignolles.

Mais Paola avait l'appétit de ses seize ans.

Elle tapait sur C... comme sur les trois plats du déjeuner à *trente-cinq sous* !

Après s'être montrée un instant aux Bouffes, où personne ne la remarqua, en 1868, dans *Madeleine*, opérette en un acte, qui ne vécut guère plus d'une douzaine de soirées, notre échappée du Sacré-Cœur émigra à Bruxelles, où elle se produisit aux bons Flamands de Flandres dans le répertoire d'Offenbach, et où,

Malgré ses cinq cents femmes : les Luigini, les Van-Ghell, les Zulma Bouffar, les Delorme, etc., etc., etc.

Le public chaque soir, brûlant de mille flammes, lui jetait le mouchoir...

Mouchoir inattendu ! Faveur inespérée ! Réussite paradoxale ! Elle arrivait de Paris, savez-vous ? Or, les Belges adorent Paris au point de vouloir l'annexer !...

Bienôt, tous les Larivaudières du quartier Léopold oubliaient — pour une

je crois qu'avec un rapin comme Mlle Kervane, il pourrait au besoin dédaigner cet avantage.

On levait le rideau par Mme Bertrand et Mlle Ralon, un vaudeville amusant quoique un peu vieilli; il est lestement enlevé; et si la salle avait été un peu plus garnie, la soirée aurait été complète. Espérons que les représentations suivantes amèneront un peu plus de monde à Bellecour.

A l'occasion des représentations de la troupe de comédie et de drame, la direction du Théâtre-Bellecour vient d'avoir l'excuse de diminuer le prix des places. A partir d'aujourd'hui, les fauteuils d'orchestre sont portés à 3 fr. 50, les premières à 2 fr. 50, les secondes à 1 fr. 50, les troisièmes à 75 c, et les quatrièmes à 50 c. Les avant-scènes et les baaignoires ont également subi une diminution; au lieu de 5 et 6 fr., elles sont portées à 4 fr.

Cette décision sera certainement très appréciée du public.

Le spectacle se compose du *Cabinet Poperlin*, une comédie qui a obtenu un très grand succès à Paris, et a terminé par *Mme Bertrand et Mlle Ralon*.

Nous recevons de l'administration du Théâtre-Bellecour la lettre suivante :

Lyon, le 20 novembre.

Monsieur l'administrateur, Je m'empresse de vous faire connaître que la représentation d'hier soir, au Théâtre-Bellecour, a été interrompue, pendant une heure environ, par un incident fort regrettable à tous égards, et dont la faute doit en être exclusivement imputée à Mme Mary-Albert.

Cette charmante artiste, voulant, pour ses adieux, laisser aux Lyonnais un bon souvenir de son excellent caractère, a, sans aucune raison, refusé de quitter la *Paule Marie*. Le commissaire de service, appelé par la direction, constata ce refus, et le public, prévenu de cette étrange fantaisie, alla se retirer, lorsque Mme Mary-Albert, se ravisant, déclara être prête à jouer; puis, un instant après, se rétracta et refusa de nouveau de paraître.

Nouvelle sortie du public qui se demandait ce que cela signifiait; finalement, Mme Mary-Albert consentit à jouer, après s'être ainsi moquée du public dont l'exaspération était au comble.

La direction du Théâtre-Bellecour, toujours respectueuse des droits du public et de la presse, croit devoir leur soumettre la conduite inqualifiable d'une artiste qui jusqu'à ce jour avait été si fidèle.

Elle va lui intenter une action en dommages et intérêts. Mme Mary-Albert ayant été totalement désintéressée par la direction, ainsi que celle-ci en justifiera par un reçu parfaitement en règle, signé d'elle, et portant quittance pour règlement définitif, au dimanche 19 novembre 1852 inclusivement, et cela malgré une opposition pratiquée au préjudice de Mme Mary-Albert, entre les mains du directeur du Théâtre-Bellecour.

Veillez agréer, etc.

Le secrétaire de l'administration, P. COMBARON.

SCALA-BOUFFES

M. Doué, dont nous avons annoncé les débuts à la Scala dans notre dernier numéro, obtient chaque soir beaucoup de succès. *Posesurs*, *A la vapeur* et *Bis les masques*, qu'il dit avec beaucoup de force, sont tous les jours vigoureusement applaudis. M. Doué est un maître dans l'art de faire rire.

Mlle Alberty, dont la voix vibrante a, dès le premier jour, été appréciée à sa juste valeur, nous offre chaque soir des morceaux d'opéra qui sont très goûtés, les portes du Grand-Théâtre étant depuis longtemps fermées aux maîtres à qui nous devons la *Juive*, *Guillaume Tell*, le *Prophète* et les *Huguenots*.

M. Cubisi, qui chante le duo des *Dragons de Villars* avec Mlle Alberty, est très applaudi tous les jours dans la *Verre des Amours* et le *Baptême du Bourguignon*. Il a également obtenu beaucoup de succès dans la pièce de dimanche dernier. C'était un *Coco-Bel-Edil* des mieux réussis.

Mlle Jeanne Rey, qui commence à devenir l'enfant gâtée de la Scala, fait une ample moisson de bravos avec « *Fleur de Thé* » et la tant aimée polka de Farbach « *Tout à la Joie* », quelle dit avec beaucoup de grâce.

M. Ledoux, qu'on croirait aussi candidat de la fleur qui vient de naître, n'étaient ses yeux poissonnés, obtient beaucoup de succès avec son amusante paysannerie « *Ça me fait rêver d'amour* » et « *Quand je passe à Passy* ».

Mlle Rosa Gally, qui vient de débiter cette semaine, chante avec beaucoup d'entrain et de vérité « *Une fille nature* » et « *Ça fait tic-tac* ».

M. Canon qui est le type le plus réussi du gaulois parisien est très drôle dans « *Faut pas faire le malin* » et le « *Départ du Réserviste qui lit d'une manière très comique* ».

Mlle Daubigny toujours drôlichonne est desolée dans « *Quand il n'est pas là* » et le « *Divorce* ».

M. Boéry que nous féliciterons ainsi que Mme Jeanne Rey et M. Ledoux de la façon dont il a joué dans « *Coco Bel-Edil* » est très applaudi dans « *Gare la Bombe* ».

Mlle Alta qui possède de fort jolis costumes, chante très gracieusement « *Méphisto* » et le « *Cas assurd d'Anzel* ».

M. Garraud est toujours très applaudi dans ses lyonnaises, l'élève de Chaillet, l'illustre brossier parisien obtient chaque jour beaucoup de succès dans « *Les Suites d'un premier lit* » et « *Ninon Nina Ninette* ».

M. Bernel est très comique dans sa chanson les « *Réformes* ».

M. Fruton, l'équilibriste qui va nous quitter prochainement, fait chaque soir une ample moisson des bravos, avec ses exercices si variés et si intéressants, ses charges extraordinaires et ses jongleries japonaises.

La troupe Conche qui vient de débiter est également fort applaudie.

Nos félicitations au jeune violoniste et joueur qui l'admiration du public ainsi qu'aux deux prodigieux terre-neuve que nous a présentés M. Conche.

SKATING RINCK

Une heureuse insouciance nous apprend que le sympathique directeur du Skating désireux de plaire aux nombreux visiteurs et visiteuses de son magnifique établissement va remanier les jours de séance.

Les mardi, jeudi et dimanche seront les seuls jours où le public sera admis, les préparatifs à faire pour ces soirées qui sont splendides, ne permettant pas d'ouvrir l'établissement tous les jours.

Il n'y aura donc plus de séances les lundi,

mercredi et samedi sauf la soirée populaire du mercredi qui est reportée au samedi.

Le public appréciera, nous en sommes convaincus, les sacrifices que s'impose la direction et nos belles petites particulièrement continueront à y venir en foule.

Nous donnerons, incessamment, la date exacte de cette transformation.

Entendu à Bellecour.

— On parle d'élever un monument à Henri, Cohen, le professeur de fugues.

— Ah! ce Cohen a sans doute donné des leçons à Mlle Mary Albert.

De Saint-Savin.

LE CIRQUE RANCY

Une représentation splendide. Il y avait samedi, au cirque Rancy, plus de spectateurs dehors que dedans. Et la salle était littéralement bondée. Véritable grappe humaine, la foule s'agitaient sur les gradins du cirque et débordait de tous côtés, jusqu'à sur la piste.

On venait saluer la rentrée de M. Alphonse Rancy. Ce jeune écuyer vient de payer sa dette à la patrie. Il a été, durant son volontariat, les élégants officiers de cavalerie, par son habileté et sa prestesse. Plus savant, il vient d'étonner tout le monde.

Il a présenté, en liberté, quatre étalons noirs.

Ces courses sont superbes. Elles évoquent les antiques quadriges. Quand l'écuyer, debout, tient en main les quatre rênes, on croit voir, soudain, se dessiner une fresque du Panthéon et l'on est tenté de chercher derrière lui le Char triomphal.

Cette harmonie, entre le cheval et l'homme, est l'un des plus saisissants et des plus beaux tableaux qu'il nous soit donné d'admirer.

Le passé revit tout entier dans ces fêtes olympiques; on retrouve un coin de la Rome des Empereurs. C'est une joie en ce temps de bourgeoisisme à outrance.

Notre ciel gris a la soudaine vision d'une époque disparue quand un Rancy, fait revivre, par son habileté et son sang froid, le souvenir impérissable des fêtes ordonnées par Néron, sous l'implacable beauté bleue du ciel italien.

Et comme il faut toujours retomber sur le sol, autant que ce soit pour rire. Les quatre étalons, noirs, écumants, indomptés, sont une échappée en plein azur. Voici venir les frères Léopold, qui se soucient de l'histoire ancienne comme un poisson d'une pomme.

Ils sont habillés d'étrange façon, ils ont mis des pantalons collants et penda des basques qui font souvenir des contes d'Hoffmann. Ils ont des têtes dures et des perruques qui se redressent convulsivement.

Il se baissent, ils se font, ils s'appellent, ils se bousculent, ils se jettent dans les bras les uns des autres et quand ils sont là, ils se jettent dans les jambes. Ce sont des marionnettes en chair et en os, artistes pour rire se moquant des artistes de génie.

Voyez-vous Mozart invité par un singe? Mais ils sont très habiles. Ils jouent une musique enlaidie par je ne sais quelle mauvaise pierre, aussi aisément que sur un piano. Ils s'accordent. Des frères qui s'accordent, il n'y a pas que des Rantzau, au monde. Heureusement.

Après la « *Leçon de gymnastique* », digne pendant de la « *Leçon de musique* », on a donné une pantomime. Vraie comédie de mœurs, aussi vraisemblable qu'un roman de Montepin. « *Une noce à Nanterre* ». On se marie donc à Nanterre? Pourquoi pas? La virginité est une chose fragile. Il n'y a pas de raison pour garder éternellement une vertu qui ne se couronne qu'une fois.

M. Rancy a monté avec beaucoup de détails cette pantomime qui forme une marmiton de toutes les sauces et en pompier de toutes les tailles. Mais le « *clou* » — quelle pièce n'a pas son clou aujourd'hui — c'est l'incendie de la cuisine. Oui, la cuisine brûle. Un feu de cheminée en plein cirque, c'est étonnant. Et le plus étonnant, c'est que de la cheminée sortent les terribles ramoneurs.

Enfin, un ballet clot la fête. De jolies filles qui causent italien, montrent aux Français de jolies jambes et de jolies frimousses.

Et le public s'en va, émerveillé, en redisant le refrain d'une valse célèbre.

Mais la plus belle valse, celle que l'on ne devine point, se joue dans la caisse du directeur; l'heureux Rancy entend, ce jour-là, ses écus tintinnabulant et disant dans leur langue argentine, la très joyeuse chanson de la fortune et du succès.

E. DESCLAUZIS.

Le cœur de Blanche fit tic-tac. Elle était prise.

Comme presque tous les amours de couillottes, cet amour eut des suites funestes. Un beau jour, sans dire gare, Blanche partit au Mans. Le soir, il manquait une ballerine au Grand-Théâtre.

Le baryton n'en fut que plus tendre pour la princesse. Peut-être l'aimait-il réellement!

Au Mans, Blanche voulut poursuivre son rêve, mais elle tomba sur une troupe mal choisie, qu'elle fut obligée de quitter presque aussitôt.

C'est alors que, ne sachant que faire, elle réunit ses maigres économies et partit pour la capitale.

Cette Parisienne ne connaissait pas Paris. Il y avait si longtemps qu'elle avait quitté la grande ville, qu'elle lui éblouissait l'éblouissement fatal de la provinciale qui débarrasse, n'ayant d'autre bagage que ses dix-huit ans, d'autre fortune que sa frimousse rose, d'autre garde que sa naïveté.

Paris ne reconnut pas la petite qu'il avait vue naître, un jour de Noël, à je ne sais quel étage d'une maison du faubourg Saint-Antoine. Une fille était morte à l'hôpital, ce matin-là, tuée par la phthisie. Il y avait une place vacante dans le régiment de Cythère; il l'enrôla.

Quoique encore un peu candide, elle était déjà très élégante, ayant été danseuse, et aussi quelque peu provocante sans le savoir.

D'un seul coup, toutes ses illusions s'envolèrent, effarouchées par la détonation d'une fiole de cliquet dans un restaurant du boulevard.

Il ne resta plus rien de la petite Noël, qui devint alors Mademoiselle Tête-de-Singe, prodigue de sourires et avide de diamants.

On la vit alors à Bullier, au Helder, chez Brabant et tout partout où l'amour tient une comptabilité et envoie des factures, ni plus ni moins que Worth ou Pothin.

Elle fit son entrée dans la salle du bal avec un drapeau portant ce nom : *Fleur-de-Mai*. Quoi! cet attrait petit laderon osait se parer d'un titre aussi gracieux, d'un nom de princesse des contes de fées? L'audace était grande, en effet, si grande que personne ne parut percevoir l'offense et que tous les cavaliers qui vinrent prendre la main de Mlle Fleur-de-Mai, s'exprimèrent ainsi :

— Madame la princesse Tête-de-Singe, reine des tropiques, daignerait-elle danser une valse avec son très indigne serviteur?...

Le nom lui resta.

Et voilà pourquoi la blonde tendresse que j'ai l'honneur de vous présenter s'appelle Blanche Tête-de-Singe, alors qu'il lui serait si doux de répondre au nom musical et naïf de *Fleur-de-Mai*.

Mais quoi? vous ne riez plus? Votre pied léger a cessé de se balancer et votre main laisse choir avec dédain la feuille qui vous réjouissait tant tout à l'heure! Seriez-vous déçapottée?

Blanche Tête-de-Singe est une Parisienne. Elle vint au monde dans une grande maison du faubourg Saint-Antoine, le 25 décembre 1802. La neige tombait ce jour-là avec abondance. On eût dit que tous les anges de l'azur avaient secoué leurs grands ailes et laissé choir des torrents de duvet pour le berceau des nouveaux nés.

Paris s'agitait. L'almanach venait d'arborer un signal de fête, et de toutes parts les bébés étaient au Noël.

Il y avait dans les vitrines des confiseurs des merveilles de sucre rosé, des petits Jésus aux yeux naïfs, mollement étendus sur des coussins de paille d'or. Tous ouvrant leurs grands yeux naïfs tendaient leurs bras potelés et souriaient d'un sourire charmant aux anges de chocolat qui, d'un air bonasse, tendaient vers eux leurs museaux barbouillés de carmin.

Elle était venue avec cette légion de chérubins, la petite Blanche, toute frêle et toute mignonne comme eux. Elle n'avait rien trouvé dans le mystérieux sabot de la cheminée. C'était elle qu'on avait trouvée là. Elle était venue, en dépit du froid et de la neige, avec tous les bébés de sucre fin nimbé d'or, avec tous les bambins de Noël qu'on admire et qui restent quelquefois un demi-siècle sous le globe d'une pendule, toujours jeunes, toujours souriants, et tendant toujours vers le ciel leurs menottes implorantes.

— Elle est gentille, savez-vous? dit en la contemplant son père, qui était né du côté de la Flandre, et l'embrassant tendrement avec cette délicatesse hésitante et gauche des hommes qui semblent avoir peur de briser les chères statuettes qu'ils ont faites, il la déposa près de sa femme qui, toute pâle, souriait silencieuse :

« Voilà ce que le petit Noël vous envoie, lui dit-il. »

Il y avait bon feu dans la chambre, mais au dehors la neige tombait toujours.

L'enfant semblait prendre plaisir à voir les flocons tourbillonner sous le ciel gris. peut-être ne se doutait-elle pas qu'il était venu des petits camarades dans les cheminées où l'on ne fait pas de feu, et que ceux-ci greloient tandis qu'elle se pelotonnait, chaudement emmaillottée dans sa couverture, Mlle Fleur-de-Mai.

Elle était tout jeune encore lorsque ses parents vinrent se fixer à Lyon. Elle fut élevée à la maison mère des Charteux.

A douze ans, c'était une demoiselle très fantasque. Elle avait déjà des idées d'une étrange bizarrerie. Elle lut des romans qui meublèrent son esprit d'une foule de projets très romanesques. Elle voulait être comédienne. C'est si beau lorsqu'avec un costume de reine on apparaît sur la scène, de contempler la foule et de l'émouvoir jusqu'aux larmes dans une tirade éblouissante, où l'on met toute son âme et toute sa passion!

« Je serai comédienne! » pensa Blanche, et comme elle voulait monter sur les planches en dépit de tout, elle commença par être danseuse.

Elle eut des maillots couleur chair et des robes de gaze pailletées d'or. La petite Blanche Fleur-de-Mai devint ballerine au Grand-Théâtre.

Comme elle était gentille et qu'elle dansait très bien, quelle était gracieuse et qu'elle savait à merveille manœuvrer le tambour de basque, les adulateurs ne lui manquèrent pas.

Cependant, elle sut résister. Quoique danseuse, elle n'eut pas d'amant.

C'était une petite révolutionnaire de la fantasia, mais elle était candide, pourtant, ayant été élevée à la maison-mère des Charteux.

Les bouquets de camélias et les poulets parfumés ne l'émurent pas. On eût dit qu'elle avait une cuirasse couleur chair sur le cœur.

Cependant, un jour, Cupidon, ce soldat si faible et qui lui toujours victorieux, triompha de sa résistance. Pendant qu'elle rêvait derrière un décor, il vint se poser sur son épaule et lui dit : « Vois-tu ce baryton là-bas, qui, le cou tendu, la poitrine haletante et la main levée, chante un air langoureux aux pieds d'une princesse qui paraît aimer. A le voir, on le croirait prêt à mourir pour sa belle, et cependant c'est Fleur-de-Mai qu'il adore. »

Le cœur de Blanche fit tic-tac. Elle était prise.

Comme presque tous les amours de couillottes, cet amour eut des suites funestes. Un beau jour, sans dire gare, Blanche partit au Mans. Le soir, il manquait une ballerine au Grand-Théâtre.

Le baryton n'en fut que plus tendre pour la princesse. Peut-être l'aimait-il réellement!

Au Mans, Blanche voulut poursuivre son rêve, mais elle tomba sur une troupe mal choisie, qu'elle fut obligée de quitter presque aussitôt.

C'est alors que, ne sachant que faire, elle réunit ses maigres économies et partit pour la capitale.

Cette Parisienne ne connaissait pas Paris. Il y avait si longtemps qu'elle avait quitté la grande ville, qu'elle lui éblouissait l'éblouissement fatal de la provinciale qui débarrasse, n'ayant d'autre bagage que ses dix-huit ans, d'autre fortune que sa frimousse rose, d'autre garde que sa naïveté.

Paris ne reconnut pas la petite qu'il avait vue naître, un jour de Noël, à je ne sais quel étage d'une maison du faubourg Saint-Antoine. Une fille était morte à l'hôpital, ce matin-là, tuée par la phthisie. Il y avait une place vacante dans le régiment de Cythère; il l'enrôla.

Quoique encore un peu candide, elle était déjà très élégante, ayant été danseuse, et aussi quelque peu provocante sans le savoir.

D'un seul coup, toutes ses illusions s'envolèrent, effarouchées par la détonation d'une fiole de cliquet dans un restaurant du boulevard.

Il ne resta plus rien de la petite Noël, qui devint alors Mademoiselle Tête-de-Singe, prodigue de sourires et avide de diamants.

On la vit alors à Bullier, au Helder, chez Brabant et tout partout où l'amour tient une comptabilité et envoie des factures, ni plus ni moins que Worth ou Pothin.

Elle fit son entrée dans la salle du bal avec un drapeau portant ce nom : *Fleur-de-Mai*. Quoi! cet attrait petit laderon osait se parer d'un titre aussi gracieux, d'un nom de princesse des contes de fées? L'audace était grande, en effet, si grande que personne ne parut percevoir l'offense et que tous les cavaliers qui vinrent prendre la main de Mlle Fleur-de-Mai, s'exprimèrent ainsi :

— Madame la princesse Tête-de-Singe, reine des tropiques, daignerait-elle danser une valse avec son très indigne serviteur?...

Elle fit son entrée dans la salle du bal avec un drapeau portant ce nom : *Fleur-de-Mai*. Quoi! cet attrait petit laderon osait se parer d'un titre aussi gracieux, d'un nom de princesse des contes de fées? L'audace était grande, en effet, si grande que personne ne parut percevoir l'offense et que tous les cavaliers qui vinrent prendre la main de Mlle Fleur-de-Mai, s'exprimèrent ainsi :

— Madame la princesse Tête-de-Singe, reine des tropiques, daignerait-elle danser une valse avec son très indigne serviteur?...

Elle fit son entrée dans la salle du bal avec un drapeau portant ce nom : *Fleur-de-Mai*. Quoi! cet attrait petit laderon osait se parer d'un titre aussi gracieux, d'un nom de princesse des contes de fées? L'audace était grande, en effet, si grande que personne ne parut percevoir l'offense et que tous les cavaliers qui vinrent prendre la main de Mlle Fleur-de-Mai, s'exprimèrent ainsi :

— Madame la princesse Tête-de-Singe, reine des tropiques, daignerait-elle danser une valse avec son très indigne serviteur?...

Elle fit son entrée dans la salle du bal avec un drapeau portant ce nom : *Fleur-de-Mai*. Quoi! cet attrait petit laderon osait se parer d'un titre aussi gracieux, d'un nom de princesse des contes de fées? L'audace était grande, en effet, si grande que personne ne parut percevoir l'offense et que tous les cavaliers qui vinrent prendre la main de Mlle Fleur-de-Mai, s'exprimèrent ainsi :

— Madame la princesse Tête-de-Singe, reine des tropiques, daignerait-elle danser une valse avec son très indigne serviteur?...

Elle fit son entrée dans la salle du bal avec un drapeau portant ce nom : *Fleur-de-Mai*. Quoi! cet attrait petit laderon osait se parer d'un titre aussi gracieux, d'un nom de princesse des contes de fées? L'audace était grande, en effet, si grande que personne ne parut percevoir l'offense et que tous les cavaliers qui vinrent prendre la main de Mlle Fleur-de-Mai, s'exprimèrent ainsi :

— Madame la princesse Tête-de-Singe, reine des tropiques, daignerait-elle danser une valse avec son très indigne serviteur?...

Elle explora les brasseries et les cafés à la mode et mit enfin le pied sur cette terre promise des joyeuses aventures : le quartier latin.

Blanche eut du succès, elle était gaie et d'humeur folâtre, aimant les excentricités, proposant toujours des choses impossibles. Mais un beau jour la voix paternelle se fit entendre. On avait découvert le nid de la fugitive oiseau.

Force lui prit de se réfugier chez ses grands parents. On l'y retrouva. Son père la menaça de la maison de correction, cela la fit réfléchir. Elle n'avait jamais pensé à cette prison. Elle promit de devenir sœur, mais un matin, elle fila en compagnie d'un financier lyonnais qui la conduisit à Marseille et l'embarqua pour l'Algérie.

Là, du moins elle se sentit en sûreté. L'Afrique! Qui diable serait allé devenir la dénichée au milieu des arabes et des palmiers, sous le beau ciel bleu de l'Algérie?

Là, elle vécut à l'orientale. Elle eut une maison toute blanche avec des domestiques qui ressemblaient à des statues de bronze.

Elle eut un costume de mauresque, des bijoux, des chevaux, des palanquins. Le protecteur était riche. Lorsque tout à coup survint la débâcle. Les châteaux de cartes s'écroulèrent. Après deux ans de bonheur, Blanche revenue à Lyon dut vendre son mobilier et se bécota.

C'est alors qu'elle coignit l'aumônier, revêtit le corsage à quarante boutons et se para du blanc tablier des filles de brasserie pour faire son entrée à la Perle.

Ce fut un succès. Comme elle était gentille et très digne, qu'elle avait beaucoup d'aventures à raconter et qu'on savait le fond de son histoire, on l'accueillit avec enthousiasme.

Les clients de la nouvelle serveuse furent alors fort nombreux. On les voyait par escouades se succéder à la brasserie de la rue Jean-de-Tournes. Blanche Tête-de-Singe fut célèbre.

Elle ne demandait que cela.

Si bien qu'après avoir narré quelques coups pour s'entretenir la main elle abandonna tout d'un coup sacoches et tablier et, provocante, se mit à chanter le fameux refrain des concerts.

Deux militaires me font la cour, Le premier est dans l'infanterie.

Comme presque toujours, le casque l'emporta sur le suako, et le second adulateur fut agréé par la belle qui l'aima, paraît-il, à la folie.

Le second, qui se désespérait, voit tout cela d'un fort mauvais œil. Il n'a pas abandonné la partie. Peut-être ces deux guerriers croiseront-ils le fer quelque matin pour les beaux yeux de Fleur-de-Mai.

Cependant Blanche est heureuse. Elle a recouvré sa splendeur d'antan. Après avoir habité quelque temps l'Impasse Gentil, revint célèbre par les exemplaires de Brantôme, qu'on trouve à tous les étages des quelques maisons qui la composent, elle a transporté ses pénates dans un coquet appartement.

Elle fut pendant quelque temps caissière à la brasserie du Siècle, où elle était entourée d'une foule d'admirateurs. Maintenant, elle a renoncé au bock pour régner en princesse. C'est une épinglée à la mode.

Elle a des toilettes épatantes. Le dernier chapeau qu'elle a arboré ressemble singulièrement aux casques du temps de la Ligue. Il est en velours, avec une cocarde de rubans folâtres.

De taille moyenne, gracieuse et très gaie, Blanche Tête-de-Singe n'a pas complètement renoncé au théâtre. Elle se fait un devoir d'assister à toutes les premières.

Blonde, avec des yeux d'un bleu pâle, elle se coiffe à la diable et rit toujours. Elle est d'humeur très joyeuse. Il lui arrive encore quelquefois de s'habiller en ballerine. Alors elle danse dans son salon pour le plaisir de ses invités.

Elle adore le tabac oriental. C'est là un petit défaut qu'elle a rapporté d'Afrique.

Et maintenant que vous la connaissez, madame ma lectrice, appelez-la comme vous l'entendez, Fleur de Mai, Blanche Tête-de-Singe, ou Blanche tout court, si vous voulez. Certes, mon héroïne n'est pas une Vénus et je suis sûr que Cupidon serait bien fâché de l'avoir pour maman, bien qu'il l'ait souventes fois luttée. Cependant je suis content d'avoir rasséréné votre charmant visage et fait voltiger votre pied une heure de plus.

J'en profite pour vous déclarer que je vous aime la plus adorable que je connaisse et pour allumer une seconde pipelette.

NESTOR.

Les Livres nouveaux

ROMANS DAUPHINOIS, par Léon Barraeud, Paris, Charavay, éditeur, rue Furstenberg.

Jamais on n'aura assez des scènes chaipentées, pour qu'on ne se demande, qu'elle doivent être, cette série de romans et romans de l'époque, de Georges Sand et de M. Barraeud. M. Barraeud a eu l'idée de glaner et à écrier dans la vie de la campagne. Les Romans Dauphinois en sont une preuve.

Pierrette est une figure vraiment angélique et comme on désire en rencontrer quand on parcourt, résimélement dans un livre, les campagnes françaises telles qu'elles sont aujourd'hui.

Pierrette aussi est un de ces anges comme on n'en rencontre que trop rarement hélas! en ce bas monde, et qui semblent en voyés par Dieu sur la terre, pour nous nous empêcher d'oublier que la reconnaissance et le devoir comptent dans la vie humaine.

Pierrette vraiment bon cœur et qui ne doit pas attendre ici-bas la récompense de ses bonnes actions.

Dans « *Un sort* », M. Barraeud envisage un autre résultat de l'ignorance. La croyance aux sorcières est loin d'avoir cessé de vivre, et j'en ai connu un de nom de Lacombe, qui comme le Lacombe des Romans Dauphinois, était plus étonné de ses compatriotes.

Les lois sur l'instruction